

FEUILLETON DU "VIOLON."

LA MAISON-BLEUE

Voici l'histoire, telle que mon oncle Jean que nous venons de perdre, me l'a si souvent racontée :

—Tu sais, me disait-il que mes affaires m'appelaient toujours aux quatre coins de France. J'avais remarqué, dans un de mes voyages, près d'une petite gare perdue aux environs de Dijon, et qu'on appelle Blaisy-Bas, une maisonnette d'aspect assez bizarre, et de couleur plus bizarre encore.

Elle était bleue, d'un bleu pâle, encore pâli par les pluies et par les neiges, et qui, peu à peu, avait fini par se fondre dans la grisaille du toit et des persiennes.

La première fois que je la remarquai, il y a bien quarante ans de cela, c'était à un arrêt du train express. Dans le petit jardin de devant, une fillette jouait à la poupée, une enfant de dix ans environ toute blonde et rose, avec une fraîche petite robe de printemps, un ruban bleu dans les cheveux, jolie, jolie ! Je n'étais pas content, ce matin-là ; les affaires n'avaient pas marché, et je rentrais à Paris, triste, préoccupé. Cette vision rapide, dans de jardinet, me reposa. Était-ce la belle journée, le charme de cette petite fille, et ce beau paysage que j'avais sous les yeux ? Je me disais : "Doit-on être heureux de vivre ici ! Pas de chagrin, pas d'ennuis !" et j'enviais la fillette, son insouciance et sa gaieté d'enfant.

Mais le train se remettait en marche ; au même instant d'ailleurs une des fenêtres de la maison s'était ouverte :

—Laurine ! avait crié une voix.

Et la petite fille était rentrée. Laurine ! ce nom me parut joli, et, une heure après, dans le désœuvrement de la route, j'y pensais encore, et je revoyais l'enfant, la poupée, le jardin, la Maison-Bleue. Puis tout cela se brouilla, s'effaça et se perdit dans ma tête, d'autant plus que de longtemps je n'eus pas affaire de ce côté-là. Une dizaine d'années se passèrent, puis, un beau jour, je repartis pour Marseille, et, au retour ; mes vieux souvenirs m'étant revenus, je pris l'express du soir pour passer à Blaisy-Bas dans la matinée. Elle était toujours là, la Maison-Bleue, d'un bleu fané, à présent, et, autant qu'il me sembla, un peu moins soignée, moins bien entretenue. Mais dans le jardin, une grande jeune fille était assise, toute blonde, un ruban rose dans les cheveux. C'était Laurine ; je la reconnus tout de suite ; près d'elle, un beau jeune homme très prévenant, très empressé, son fiancé sans doute, et autour d'eux, ce même calme souriant, cette paix du cœur.

J'étais positivement tout heureux, tout ému moi-même, et quand de nouveau, le train s'ébranla ; je me mis à la portière, et, agitant la main, saluant de la tête !

—Au revoir, mademoiselle Laurine ! m'écriai-je.

La jeune fille me regarda, tout étonnée ; puis le jeune homme. Ils partirent d'un éclat de rire, et je les vis, toujours à ma portière, qui me saluaient aussi, qui agitaient leurs mouchoirs. J'étais ravi !

Des années encore, puis des années se passèrent. J'étais presque toujours sur la ligne de Marseille, mais pressé, affairé ; à chaque voyage, j'étais forcé, pour gagner une heure ou deux, de prendre le rapide qui passe la nuit, sans s'arrêter, devant Blaisy-Bas. Un jour, enfin moins pressé, je repris l'express du soir, celui qui s'arrête le matin à Blaisy-Bas. Combien d'années s'étaient passées depuis la petite scène du jardin, le jour où j'avais vu Laurine avec son fiancé ? Douze ans, quinze peut-être ; je ne savais plus.

Quand le train, cette fois, s'arrêta devant la petite gare, il n'y avait dans le jardin, qu'un petit garçon tout ébouriffé qui jouait avec un gros

chien, étendue sur l'herbe. Est-ce que je ne verrais pas Laurine. J'en étais déjà tout triste, quand le petit garçon se mit à crier :

—Maman ! maman, le chemin de fer !

Alors une dame sortit de la maison. C'était elle, évidemment ! un peu grosse, moins blonde, mais, tout de suite, néanmoins je la reconnus, et, en la regardant, tout attendri, discrètement, je portai la main à mon chapeau. Elle répondit à mon salut, un peu surprise. Elle était bien toujours la même, aimable et simple comme sa propre vie. En repartant, pour marquer encore mon passage d'un petit souvenir, je jetai à l'enfant, dans le jardin, une orange qui courut sur le gazon, poursuivie par le gros chien.

Ce fut alors l'époque la plus aventureuse de ma vie. C'est peu de temps après que je fis mon grand voyage de Turquie, si mouvementé, si plein de péripéties, qu'aujourd'hui encore, après tant d'années, il me semble parler d'un rêve. C'est là-bas, tu le sais, qui j'ai fait naufrage dans la mer Noire. Tu dois imaginer, si avec l'existence que je menais alors, j'avais plus jamais pensé à Blaisy-Bas, ni à la Maison-Bleue. En bien ! sur ce navire qui sombrait, à cette heure sinistre où je n'étais séparé de la mort que par une planche, c'est encore ce souvenir qui me traversa la pensée, net et précis, comme au premier jour. Je me disais : "Mon pauvre Jean, voilà qui t'apprendra à courir le monde ; si tu avais voulu vivre tranquille, toi aussi, comme ton amie Laurine, dans quelque Maison-Bleue, sous le soleil de Bourgogne, ces choses-là ne t'arriveraient pas !"

J'en réchappai cependant. Au bout de quinze ou vingt ans, à mon âge vois-tu, on perd les dates exactes, je rentrai en France, et, après quelques jours passés à Marseille, je pris, pour la dernière fois, par exemple, le train de Paris. Je n'ai jamais été bien ambitieux, et le peu d'argent que je rapportais suffisait à mes vieux jours ; c'était donc mon dernier voyage, la fin de toutes mes aventures.

A onze heures du matin, nous arrivâmes à Blaisy-Bas. Peux-tu me croire ? mon cœur battait à se rompre, et je l'avoue, je n'étais pas aussi ému, quelques heures après, en retrouvant ma propre famille.

Près de la gare, la Maison-Bleue se profilait toujours au soleil. Le train venait de s'arrêter juste en face, et je voyais, dans le jardin, sous le tonnelle, entourée d'enfants, de petits enfants, une femme âgée, pas encore tout à fait une vieille sous ces bandeaux argentés, avec son long bonnet.

C'était Laurine ! Personne ne l'aurait reconnue, mais moi ! Pas une minute, je ne m'y trompais, et, dans un éclair, je la revis tout enfant, jouant à la poupée, puis jeune fille, toujours différente et se ressemblant toujours !

J'éprouvais, cette fois, comme un amer regret de m'éloigner. Je songeais que je ne repasserais plus par ici, et je voulais m'arrêter un peu, parler au moins une fois à cette vieille amie de quarante ans que je ne connaissais pas. Le hasard me servit à souhait : un léger accident était survenu à la machine ; on nous prévint que nous en avions pour une heure, au moins, à attendre. Cela me décida.

Je m'avançai, presque en tremblant, vers la grille. Je te dis, jamais je n'ai été aussi ému. Je n'étais pas un timide, cependant, et je venais d'en voir de rudes en Turquie ! Enfin ! je sonnai. Le jardinier vint m'ouvrir ; je lui dis que je voulais parler à la dame âgée, là-bas, sous la tonnelle. Il me fit entrer, alla prévenir la dame et elle arriva.

La minute d'après, Laurine était près de moi et je ne savais plus que lui dire. C'est elle qui rompit le silence :

—Qu'est-ce qui me vaut, monsieur, l'honneur de votre visite ?

Timidement, je demandai :

—Vous ne me reconnaissez pas ?

—Mais, non, monsieur

—Ah ! bien moi, je vous reconnais bien, allez ! Pensez donc ! Il y a si longtemps que je vous connais ! Je vous ai vu tout enfant jouer à la poupée dans ce jardin ; je suis le monsieur, vous savez bien, qui vous ai dit bonjour dans la portière, quand vous étiez fiancée, et puis, un peu plus tard, bien plus tard, qui ai jeté l'orange au petit.

La bonne dame me regardait tout effarée : elle avait d'abord reculé de quelques pas, me prenant sans doute pour un fou, puis, rassurée ensuite par ma bonne figure de vieux, elle m'avait répondu tout doucement :

—Vous faites certainement erreur, monsieur, il y a tout au plus un an que ma famille et moi nous sommes installés à la Maison-Bleue.

Je restai saisi :

—Vous... n'êtes... pas... Lau... ri... ne ?

—Laurine ? Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur ; nous n'avons ici personne de ce nom-là !

Il me semblait que je rêvais. Comme elle allait s'éloigner :

Pardonnez-moi, madame, lui dis-je. Encore une question. Qui dont habitait ici avant vous ?

—Avant nous ? Un vieux monsieur, garçon Il y est resté dix ans.

En saluant cérémonieusement, elle me reconduisit jusqu'à la grille, et la referma. Je me trouvai tout ahuri, dans les petites ruelles de Blaisy-Bas, le cœur serré comme après un malheur. Je voulais savoir pourtant, m'informer. Bien sûr, il y avait là quelque incroyable malentendu, un hasard étrange.

Je questionnai le chef de gare. Il ne savait rien, étant nouveau dans le pays, mais il m'adressa à un vieux bonhomme, le plus ancien du village, qui demeurait justement près de la gare, en face de la Maison-Bleue.

Il ressembla ses souvenirs :

—Laurine, voyons, Laurine. Je ne me souviens pas.

Mais la dame que j'ai vue là m'écriai-je, dans le jardin, il y a une quinzaine d'années, un peu forte, les cheveux blonds châains, avec un petit enfant et un gros chien.

—Ah ! fit-il, avec un gros chien, attendez donc, avec un gros chien. Mais oui, c'était la femme du contrôleur, une Mâconnaise, Mme Gilamet. Mais elle ne s'appelait pas Laurine. Je m'en souviens bien, j'étais tout le temps chez eux. Elle s'appelait Françoise.

J'étais anéanti.

—Mais, voyons, monsieur, rappelez-vous bien. Et plus loin encore, une dizaine d'années auparavant, une jeune, blonde, aussi, grande, avec un ruban bleu dans les cheveux qui était là, avec un jeune homme brun, son fiancé probablement.

Le vieux cherchait, cherchait. A la fin, il appela sa femme, petite vieille aux yeux vifs, à l'allure dégourdie, qui semblait avoir bonne mémoire. On la mit au courant.

—Hé ! c'est Mlle Stéphanie, la fille de l'entrepreneur, une grande fille, avec un ruban. Certainement que c'était elle ! Elle a épousé un marchand de Dijon, la pauvre ! et ils se sont séparés. Elle est là-haut, à Somberton, chez ses parents, bien malheureuse.

Je sentais ma tête s'en aller. Et l'heure pressait, et le train allait partir :

—Mais Laurine ! Je l'ai vue, pourtant, toute petite, j'ai entendu son nom. Il me semble que je la vois encore, jouant à la poupée dans le jardin.

—Hé ! monsieur, fit encore la vieille, il fallait donc le dire tout de suite. Vous parlez d'une femme, et puis d'une jeune fille, une petite fille, à la bonne heure ! Oui, oui, je me rappelle. On a encore toute sa tête, fit-elle avec orgueil. Laurine, c'est bien cela ; mais comme il y a longtemps, mon bon monsieur, vous parlez au moins de quarante ans ! Une petite blondinette, la fille du pharmacien. C'étaient des parents à nous. Nous l'avons perdue ! hélas ! comme elle finissait ses dix ans, la pauvre petite, en telle année, au mois de mai !

A dix ans, en telle année, au mois de mai ! Juste l'année, juste le mois où pour la première fois, j'avais remarqué la Maison-Bleue, quelques jours à peine après mon passage. Et moi qui, durant plus de quarante ans, l'avais suivie dans la vie !

A cet endroit de son récit, toujours mon oncle Jean devenait tout triste. Il passait, à deux ou trois reprises, la main sur son front, et lentement, il me disait :

—Vois-tu, mon garçon, elle n'a l'air de rien, mon histoire. C'est pourtant là toute l'existence ! Pour vivre heureux avec nos chimères, il ne faut pas trop ouvrir les yeux, ni trop descendre au fond des choses !

LOTÉRIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le Mercredi, 20 Juillet 1887

— SERA DE — \$60,000.00

COUT DU BILLET Première Série - - - \$1.00 Deuxième Série . . . 25 cts

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire, S. E. LEFEBVRE, 19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

J. N. LAMARCHE RELIEUR No. 17, RUE SAINTE-TERESE Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

Sous presse—Sera prêt dans une quinzaine de jours.

PAUL ET BERNARDINE ROMAN CANADIEN

Par J. FERD. MORISSETTE.

Un Volume de 250 Pages environ, - Prix 25 Cents.

Adressez toute commande à

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, 45, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Boîte 880 B.P.